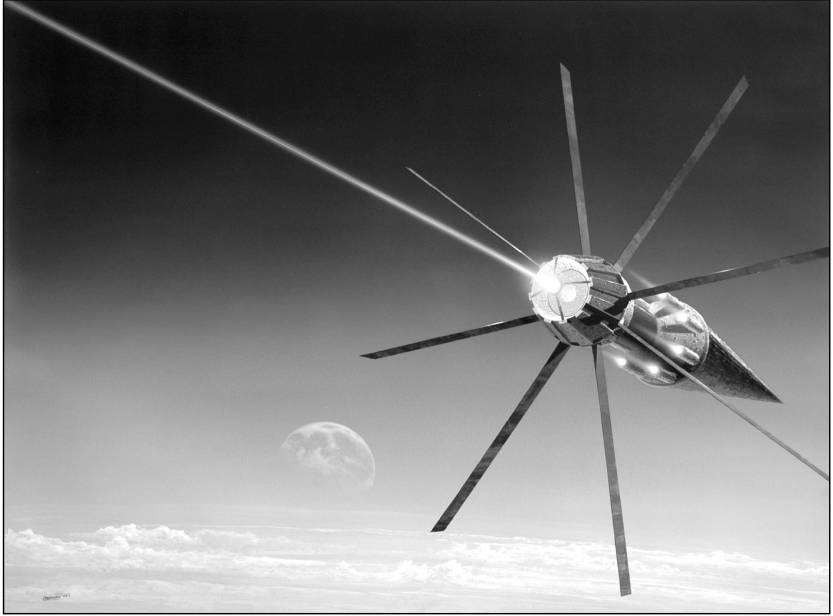


Poul Anderson

# TAU ZERO







Tau zéro



Poul Anderson

# Tau zéro

Ouvrage proposé par Pierre-Paul Durastanti  
et publié sous la direction de Jean-Daniel Brèque & Roland Lehoucq

**Du même auteur  
chez le même éditeur**

*La Saga de Hrolf Kraki*

*La Patrouille du temps* (cycle de *La Patrouille du temps* T. 1)

*Le Patrouilleur du temps* (cycle de *La Patrouille du temps* T. 2)

*La Rançon du temps* (cycle de *La Patrouille du temps* T. 3)

*Le Bouclier du temps* (cycle de *La Patrouille du temps* T. 4)

*Trois cœurs, trois lions, suivi de Deux regrets*

*Le Chant du Barde, les meilleurs récits de Poul Anderson*

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire aux auteurs,  
illustrateurs, ou recevoir un  
bon de commande complet, deux adresses :

**Le Béliâl'**  
50 rue du Clos  
77670 Saint Mammès  
France

**ou**

**www.belial.fr**

**venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>**

© 1970, by Poul Anderson

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Daniel Brèque

© 2012, le Béliâl', pour la présente édition

Couverture © 2012, Manchu







# Sommaire

*Avant-propos : survivre à l'éternité,*  
par Jean-Daniel Brèque..... 11

*Tau zéro* ..... 19

*Postface : vers Beta Virginis, sous tau zéro*  
par Roland Lehoucq ..... 263



# Avant-propos

## Survivre à l'éternité

Interviewé en avril 1997 par la revue *Locus* à l'occasion de ses cinquante ans de carrière, Poul Anderson (1926-2001) se voyait poser la question suivante : « Parmi tous vos livres, quels sont les cinq pour lesquels vous aimeriez passer à la postérité ? » *Tau zéro* était le premier cité : « *J'aime tout particulièrement celui-ci. C'était en quelque sorte un tour de force<sup>(1)</sup> et je pense l'avoir réussi<sup>(2)</sup>. »*

Et les faits lui donnent raison : *Tau zéro*, publié en 1970 par l'éditeur Doubleday<sup>(3)</sup>, fut sélectionné pour le Hugo l'année suivante — le prix alla à *L'Anneau-Monde* de Larry Niven, le plus grand succès de cette période —, et James Blish le qualifia de « roman de hard-science suprême », soulignant la virtuosité avec laquelle notre auteur alliait rigueur scientifique et richesse littéraire.

Pour ce qui est de la rigueur scientifique, nous vous renvoyons à la postface de Roland Lehoucq. En ce qui concerne

---

(1). En français dans le texte.

(2). *Locus* n° 435 (Vol. 38, n° 4, avril 1997). Pour mémoire, les quatre autres titres mentionnés par l'auteur sont les suivants : *Tempête d'une nuit d'été* (*A Midsummer Tempest*, 1974 ; Pocket, 1990, épuisé), *The Boat of A Million Years* (1989), *Trois cœurs, trois lions* (*Three Hearts and Three Lions*, 1961 ; Le Béalial', 2006) et *The Enemy Stars* (1959).

(3). Une version très abrégée avait été publiée dans *Galaxy* sous le titre « *To Outlive Eternity* » (mars et juin 1967).

la richesse littéraire, qu'il nous soit permis de donner ici quelques précisions.

Dans ses récits les plus ambitieux, Anderson est toujours soucieux de concevoir des soubassements poétiques et mythologiques, de procéder par allusions et citations. L'exemple le plus abouti de cette démarche est sans nul doute sa nouvelle « *Le Chant du barde*<sup>(4)</sup> », qui réinvente le mythe d'Orphée dans un contexte de science-fiction, mais *Tau zéro* ne lui cède en rien sur ce plan. Or, si nombre de références que l'auteur a tissées dans sa trame sont évidentes — ou explicitées dans des notes lorsque nous l'avons jugé utile —, d'autres sont plus obscures et méritent d'être exposées ici.

Il en va notamment des *Chants de Gurre* de Jans Peter Jacobsen (1847-1885), poète danois féru de sciences, dont Ingrid Lindgren chante un extrait dans le chapitre 16. À noter que c'est Poul Anderson lui-même qui le traduit en anglais et le fit publier dans la célèbre revue *Amra*, qu'il n'est pas besoin de présenter aux admirateurs de Robert E. Howard. Ce n'est sûrement pas par hasard que notre auteur a choisi de citer le traducteur danois de Charles Darwin.

Le même chapitre 16 recèle une allusion difficilement compréhensible au lecteur français : le Pr Nilsson y repère des étoiles extragalactiques et leur cortège de planètes. « *Étrange de penser qu'il pouvait exister des mondes d'ombre, incomparablement plus anciens que la Terre, porteurs peut-être de formes de vie, et dont nulle étoile n'éclairait les nuits.* » Poul Anderson fait ici un clin d'œil à un de ses romans, *World Without Stars* (1967), autre réinterprétation du mythe d'Orphée, dont le héros, Hugh Valland, présente des ressemblances troublantes avec Charles Reymont, le point focal de *Tau zéro* : naufragés sur l'une des planètes orbitant une étoile extragalactique, Valland et ses compagnons réaffirmeront leur

---

(4). In *Le Chant du barde — Les Meilleurs Récits de Poul Anderson*, Le Béal', 2010.

humanité face à des entités aussi redoutables, à leur façon, que l'impitoyable cosmos de *Tau zéro*.

Charles Reymont (dont le nom évoque Charlemagne) apparaît comme un exemple abouti du héros andersonien : un homme appelé à régner sur ses semblables, parce qu'il est le plus apte à les sauver du péril qui les menace, mais suffisamment humble et humain pour renoncer à sa couronne une fois le danger passé — et suffisamment lucide pour comprendre que jamais il n'aurait triomphé sans la solidarité de ceux et (surtout) de celles qui l'entourent. *Qui garde les gardiens ?* demande à nouveau Poul Anderson, tout comme il l'avait fait dans le cycle de « La Patrouille du temps » — et la réponse demeure : eux-mêmes.

Si les questions posées par *Tau zéro* sont éternelles — même en cette époque mesquine où l'exploration de l'espace semble promise aux poubelles de l'histoire —, il n'en demeure pas moins que l'avenir esquissé par l'auteur peut apparaître démodé à un lecteur des années 2010 — quoi ! un astronef capable d'approcher la vitesse de la lumière mais où l'on est obligé de lire sur papier les données fournies par les ordinateurs de bord ? Où sont les ordinateurs personnels ? les téléphones mobiles ? la toile du réseau à l'échelle mondiale ?

Rassurez-vous : comme tous les écrivains de science-fiction réfléchissant aux visages de l'avenir, Poul Anderson avait anticipé ces avancées — ainsi que d'autres qui attendent encore d'être concrétisées —, mais, agissant en cela comme la plupart de ses confrères et de ses consœurs, il se gardait dans ses œuvres d'accumuler inutilement les innovations pour ne pas débousoler un public parfois rétif à la nouveauté. De même, *Tau zéro* apparaît comme représentatif de son époque en ce sens que la guerre nucléaire joue un rôle crucial dans l'histoire de sa société mondialisée.

Pour le meilleur et pour le pire, ce roman participe de son époque, les années 60-70. S'il avait été traduit en français lorsque la science-fiction était en pleine expansion dans notre pays, nous n'aurions pas besoin de le souligner. Mais

il nous arrive avec quarante ans de retard — et comme l’auteur n’a pas jugé utile de l’ « actualiser », nous nous en sommes également abstenu —, et il n’est pas nécessaire de signaler que l’univers qu’il décrit peut être rangé dans la catégorie des « futurs d’antan ». Ce qui n’empêche pas son propos de demeurer intemporel.

Reste une dernière énigme, que nous n’avons pu résoudre en dépit de nombreuses recherches : qui est l’auteur de la chanson à boire qui rythme le chapitre 21, au cours duquel les passagers du *Leonora Christina* célèbrent Halloween alors même qu’il leur naît un enfant et que l’univers s’effondre autour d’eux ? En la lisant, on pense à des poètes du Moyen Âge comme François Villon, que Poul Anderson connaissait bien <sup>(5)</sup>, mais il est fort probable que cet hymne à la vie, ce défi à l’enfer, est sorti de sa plume.

*À quoi me sert la bibine, j’en sais trop rien,  
Pour avoir la clé de saint Pierre, y a pas moyen,  
À la porte du paradis, faut appeler les copains.  
Alors buvons un coup, les copains !*

En d’autres termes : seuls l’amour et l’amitié permettent de survivre à l’éternité.

Jean-Daniel Brèque  
24 avril 2012

---

(5). Cf. « La Ballade des perdants », in *Trois cœurs, trois lions, suivi de Deux regrets* (op. cit.).







*À Fritz Leiber*



## 1.

« **R**egardez — là-haut — au-dessus de la Main de Dieu. **C**est lui ? »

– Oui, on dirait bien. Notre vaisseau. »

Ils étaient les derniers à s'attarder à Millesgården <sup>(1)</sup> avant la fermeture. Toute l'après-midi ou presque, ils avaient erré parmi les sculptures, lui ravi et émerveillé de cette découverte, elle concentrée sur cet adieu muet à une partie de sa vie dont elle avait jusque-là sous-estimé l'importance. L'été finissant les avait gratifiés d'une journée ensoleillée, où la brise faisait danser l'ombre du feuillage sur les murs de la villa, où le chant des fontaines résonnait dans l'air pur.

Mais le jardin sembla soudain s'animer un peu plus comme le soleil se couchait. On eût dit que les dauphins cabriolaient dans l'eau, que Pégase prenait son essor vers les cieux, que Folke Filbyter cherchait son petit-fils perdu tandis que son cheval trébuchait dans le fjord, qu'Orphée tendait l'oreille, que les jeunes sœurs ressuscitées s'étreignaient de joie — dans un silence total, car on ne percevait cela que l'espace d'un instant, mais le temps au cours duquel ces formes se mouvaient n'était pas moins réel que celui qui portait le cours des hommes.

« Comme s'ils étaient vivants, en partance pour les étoiles, comme si nous devions rester ici pour y vieillir », murmura Ingrid Lindgren.

Charles Reymont ne l'entendit pas. Debout sur les pavés, au-dessous d'un bouleau dont les feuilles bruissantes com-

---

(1). Musée en plein air aménagé dans sa propriété de Stockholm par le sculpteur Carl Milles (1875-1955). [Toutes les notes sont du traducteur.]

mençaient à se colorer, il était tout entier tourné vers le *Leonora Christina*<sup>(2)</sup>. Sur son piédestal, la Main de Dieu portant le Génie de l'Homme se découpait en silhouette sur fond de crépuscule bleu-vert. Derrière, la minuscule et vive étoile traversa le ciel et sombra à l'horizon.

« Vous êtes sûr que ce n'était pas un banal satellite ? demanda Lindgren dans le silence. Je n'aurais jamais cru que nous verrions... »

Reymont arqua un sourcil. « Vous êtes le capitaine en second, et vous ne connaissez ni la position ni la trajectoire de votre vaisseau ? » Qu'il parle en suédois ou dans une autre langue, sa voix n'était jamais exempte d'une sécheresse aux accents sardoniques.

« Je ne suis pas l'officier navigant, dit-elle sur la défensive. Par ailleurs, je m'efforce pour le moment de ne plus penser à cela. Vous devriez en faire autant. Nous allons passer des années à son bord. » Elle s'approcha un peu de lui. Sa voix s'adoucit. « Je vous en prie. Ne gâchez pas cette soirée. »

Reymont haussa les épaules. « Pardon. Ce n'était pas mon intention. »

Un gardien s'approcha d'eux et dit d'un ton plein de déférence : « Excusez-moi, mais nous devons fermer les portes.

– Oh ! » Lindgren sursauta, jeta un coup d'œil à sa montre, se tourna vers les terrasses. Elles étaient vides de toute forme de vie, hormis celles que Carl Milles avait façonnées dans la pierre et le métal trois siècles auparavant. « Mais l'heure de la fermeture est passée depuis longtemps. Je ne m'en étais pas rendu compte. »

Le gardien s'inclina. « Comme madame et monsieur semblaient souhaiter un peu d'intimité, je les ai laissés tranquilles après le départ des autres visiteurs.

– Vous nous connaissez donc ? demanda Lindgren.

---

(2). De Leonora Christina Ulfeldt (1621-1698), fille du roi Christian IV de Danemark. Condamnée pour les actes séditieux de son époux, elle passa plus de vingt années en prison sans perdre sa volonté de vivre et écrivit des mémoires devenues un classique de la littérature scandinave.

– Qui ne vous connaît pas ? » Le gardien, un petit homme entre deux âges, lui jeta un regard admiratif. Grande et bien formée, les traits réguliers, des yeux bleus écartés, des cheveux blonds coupés à la garçonne. Ses vêtements civils étaient plus recherchés que chez le commun des astros ; les riches couleurs pastel, les drapés harmonieux de la mode néomédiévale lui seyaient à la perfection.

Reymont offrait avec elle un vif contraste. Trapu, noiraud, le visage dur, il n'avait jamais pris la peine de faire effacer la cicatrice qui lui barrait le front. Sa tenue toute simple, tunique et pantalon, aurait pu passer pour un uniforme.

« Merci de votre sollicitude », dit-il, plus sec que cordial.

« J'ai supposé que vous souhaitiez un peu de répit de la part des chasseurs de célébrités, répondit le gardien. Nul doute que nombre de visiteurs se sont fait la même remarque.

– Les Suédois sont des gens courtois, vous vous en rendrez compte. » Lindgren sourit à Reymont.

« Je suis tout disposé à le croire, répliqua-t-il. Vu qu'on vous trouve partout dans le système solaire, on est bien forcé de l'admettre. » Un temps. « D'un autre côté, la puissance qui gouverne le monde a intérêt à être polie. C'était jadis le cas des Romains. Ponce Pilate, par exemple. »

Le gardien fut surpris de cette rebuffade. D'une voix un rien cassante, Lindgren déclara : « J'ai dit *älskvärdig* et non *artig* — "courtois" et non "poli". » Elle tendit la main. « Merci, monsieur.

– Tout le plaisir est pour moi, mademoiselle commandant Lindgren. Puissiez-vous faire un fructueux voyage et nous revenir sains et saufs.

– Si le voyage est vraiment fructueux, nous ne reviendrons jamais, lui rappela-t-elle. Dans le cas contraire... » Elle laissa sa phrase inachevée. Le gardien ne serait plus de ce monde. « Encore merci, lui dit-elle. Adieu », ajouta-t-elle à l'intention du jardin.

Reymont serra également la main de l'homme et marmonna quelques mots. Lindgren et lui sortirent.

De hauts murs assombrissaient le trottoir presque désert. Leurs pas sonnaient creux. Au bout d'une minute, la femme observa : « Je me demande si c'est bien notre vaisseau que nous avons aperçu. Notre latitude est assez élevée. Et un appareil de type Bussard n'est ni assez gros, ni assez brillant pour être visible au soleil couchant.

– Sauf si ses collecteurs sont déployés, rétorqua Reymont. Et hier, on l'a placé sur une orbite non écliptique pour la phase finale des tests. Il reviendra à son orbite initiale avant notre départ.

– Oui, bien sûr, je connais le programme. Mais je n'ai aucune raison de me rappeler qui fait quoi à tel moment ou tel autre. D'autant que nous ne partons que dans deux mois. Pourquoi suivez-vous tout cela avant autant d'attention ?

– Alors que je ne suis qu'un simple gendarme. » Reymont esquissa un sourire. « Disons que je m'entraîne à me soucier de tout. »

Elle lui jeta un regard en coin. Un regard qui devint vite scrutateur. Ils venaient de déboucher sur une esplanade au bord de l'eau. Sur la berge opposée, les lumières de Stockholm s'allumaient l'une après l'autre, à mesure que la nuit s'étendait parmi les maisons et les arbres. Mais le chenal demeurait presque aussi lisse qu'un miroir, et rares étaient les astres à briller avec Jupiter. On n'avait pas encore besoin d'éclairage.

Reymont se pencha pour haler leur bateau de location. Des attaches fixées au béton retenaient les amarres. On lui avait accordé le privilège de mouiller où bon lui semblait. Une expédition interstellaire, c'était un véritable événement. Lindgren et lui avaient passé la matinée à croiser dans l'archipel — quelques heures parmi la verdure, au large d'îles où les maisons semblaient avoir poussé aussi naturellement que les arbres, sur des flots peuplés de mouettes, de voiliers et de soleil. Ils ne trouveraient presque rien de tout cela dans le système de Beta Virginis, sans parler du périple qui les y mènerait.

« J'ai la nette impression que vous demeurez un étranger pour moi, Carl, dit-elle d'une voix lente. Et pour les autres aussi, non ?

– Hein ? Ma biographie est connue de tous. » Le bateau buta contre le quai. Reymont sauta dans le cockpit. Tenant l'amarre d'une main, il offrit l'autre à sa compagne. Celle-ci n'avait nul besoin de s'appuyer sur lui lorsqu'elle descendit, mais c'est ce qu'elle fit. À peine si le bras frémit sous son poids.

Elle s'assit à côté de la barre. Il saisit l'attache et en dévissa la tête. Le champ de liaison intermoléculaire se désactiva dans un léger claquement qui répondait au clapotis de l'eau. On n'aurait pu qualifier ses mouvements de gracieux, contrairement à ceux de sa compagne, mais ils étaient vifs et économes.

« Oui, chacun de nous a mémorisé le curriculum vitae officiel de tous les membres de l'équipage. » Elle opina. « Dans votre cas, il est réduit au strict minimum. »

(Charles Jan Reymont. Citoyen interplanétaire. Trente-quatre ans. Né en Antarctique, et pas dans la colonie la plus prospère ; les niveaux inférieurs de Polyugorsk ne proposaient que violence et pauvreté à un garçon dont le père était mort trop jeune. Une fois grandi, il avait gagné Mars on ne savait comment, y exerçant divers métiers jusqu'à ce qu'éclatent les troubles. Il avait alors combattu dans les rangs des Zèbres, se montrant si valeureux que le Corps de sauvetage lunaire lui avait offert une commission. Il avait complété son éducation à l'Académie militaire et était vite monté en grade, se consacrant à l'amélioration des forces de police une fois parvenu à celui de colonel. Lorsqu'il s'était porté volontaire pour cette expédition, l'Autorité de contrôle avait accueilli sa candidature avec joie.)

« On n'y trouve rien de personnel, insista Lindgren. Vous êtes-vous davantage ouvert durant les tests psychologiques ? »

Reymont était allé larguer l'amarre de proue. Il rangea soigneusement les deux attaches, se mit à la barre et démarra. Le moteur magnétique ne faisait aucun bruit, le propulseur



à peine, mais le bateau ne tarda pas à filer. Il regardait droit devant lui. « Ça vous tracasse à ce point ? demanda-t-il.

– Nous allons passer plusieurs années ensemble. Peut-être même le reste de notre vie.

– Dans ce cas, je me demande pourquoi vous avez souhaité passer cette journée avec moi.

– Vous m’y avez invitée.

– Après le coup de fil que vous avez passé à mon hôtel. Pour savoir où je logeais, il vous a fallu consulter le rôle de l’équipage. »

Millesgården disparut dans les ténèbres derrière eux. Les lumières du chenal et de la ville ne permettaient pas de dire si Lindgren rougissait. Mais elle détourna les yeux. « C’est vrai, avoua-t-elle. Je... j’ai craint que vous ne vous retrouviez tout seul. Vous n’avez pas de famille, n’est-ce pas ?

– Plus maintenant. Je passe mon temps à écumer les quartiers chauds de la planète. On ne risque pas d’en trouver une fois arrivés à destination. »

Elle leva les yeux, vers Jupiter cette fois-ci, lumière ambrée à l’éclat régulier. D’autres astres avaient fait leur apparition. Elle frissonna et resserra sa cape sur ses épaules pour se protéger de la fraîcheur automnale. « Non, dit-elle d’une petite voix. Tout ce qui nous attend nous est étranger. Nous qui commençons à peine à comprendre, à cartographier ce monde là-haut — notre voisine, notre planète sœur — et voilà que nous décidons de franchir trente-deux années-lumière...

– Les gens sont ainsi faits.

– Pourquoi avez-vous décidé de partir, Carl ? »

Il haussa les épaules. « Je ne tenais plus en place, je suppose. Et, pour être franc, je me suis fait des ennemis dans le Corps. Des types que j’ai refusé de caresser dans le sens du poil, ou dont l’avancement patine comparé au mien. Désormais, si je veux monter en grade, je suis obligé de me montrer diplomate. Et j’ai horreur de ça. » Leurs regards se croisèrent. Cela dura un peu. « Et vous ? »

Elle soupira. « Pur romantisme de ma part, j'en ai peur. Depuis que je suis toute petite, je sais que je partirai pour les étoiles, comme un prince de conte de fées sait qu'il doit partir pour le royaume enchanté. À force d'insister, j'ai persuadé mes parents de me laisser entrer à l'Académie. »

Le sourire qu'il lui adressa était plus chaleureux que d'ordinaire. « Après quoi vous avez entamé une brillante carrière au service interplanétaire. On n'a pas hésité à vous nommer commandante en second pour votre premier vol extrasolaire. »

Elle agita les mains sur son giron. « Je vous en prie. Je fais bien mon travail, c'est tout. Mais une femme n'a guère de peine à progresser dans la hiérarchie. Elle est très demandée. Et à bord du *Leonora Christina*, mes fonctions seront essentiellement administratives. Je me soucierai davantage de... de rapports humains... que d'astronautique. »

Il se concentra de nouveau sur son pilotage. Le bateau contournait la côte pour gagner la baie de Saltsjön. La circulation devenait plus importante. Des hydroptères filaient autour d'eux. Un cargo sous-marin se dirigeait lentement vers la Baltique. Dans les hauteurs, des aéro taxis voletaient telles des lucioles. Stockholm évoquait un feu de joie multicolore, et les mille bruits qui en émanaient se fondaient en un grondement harmonieux.

« Ce qui me ramène à ma question de tout à l'heure. » Reymont gloussa. « Ou plutôt à la réplique par laquelle j'ai réagi à votre question. N'allez pas croire que je n'ai pas apprécié votre compagnie. Si cette journée s'achève par un dîner, ainsi que je l'espère, ce sera l'une des plus belles de ma vie. Mais la majorité de nos camarades se sont éparpillés comme des gouttelettes de mercure dès qu'a pris fin notre période d'entraînement. Ils s'évitent délibérément les uns les autres. Ils préfèrent passer avec leurs proches le peu de temps qu'il leur reste. Et quant à vous — vous avez des racines. Une vieille famille aisée et distinguée ; et pleine d'affection pour vous, si je ne me trompe ; vos parents sont encore de

ce monde, et vous avez quantité de frères, de sœurs et de cousins, prêts à se mettre en quatre pour rendre les semaines à venir les plus agréables possibles. Alors, pourquoi les avez-vous abandonnés aujourd'hui ? »

Elle resta muette.

« Votre fameuse réserve suédoise, dit-il au bout d'un temps. Fort appropriée chez les dirigeants du genre humain. Je n'aurais pas dû insister. Mais accordez-moi le même droit à l'intimité, voulez-vous ? »

Un temps, puis : « Acceptez-vous mon invitation à dîner ? J'ai déniché un restaurant très correct, avec service humain.

– Oui, répondit-elle. Merci. Avec joie. »

Elle se leva et vint lui poser une main sur le bras. Les muscles épais tressaillirent sous ses doigts. « Ne nous qualifiez pas de dirigeants, supplia-t-elle. Ce n'est pas ce que nous sommes. Nous ne faisons qu'appliquer les dispositions de l'Alliance. Après le conflit nucléaire... au cours duquel le monde a frôlé l'anéantissement... il fallait bien faire quelque chose.

– Mouais, grommela-t-il. J'ai lu quelques livres d'histoire. Désarmement général ; création d'une force de police globale pour le faire respecter ; *sed quis custodiet ipsos Custodes ?* À qui pouvions-nous confier le monopole des superbombes, ainsi que des pouvoirs illimités de contrôle et de police ? Eh bien, à un pays suffisamment puissant et développé pour faire du maintien de la paix une industrie de premier plan ; mais pas assez puissant pour conquérir ses voisins ni imposer sa volonté sans l'appui d'une majorité de nations ; et, pour finir, jouissant d'une bonne réputation universelle. Bref, la Suède.

– Vous avez tout compris », dit-elle, ravie.

« En effet. Jusqu'aux inévitables conséquences. Le pouvoir se nourrit de lui-même, pas du fait de complots mais par nécessité logique. L'argent que le monde entier injecte dans l'Autorité de contrôle transite ici ; cela fait de vous la plus riche nation du globe, avec tout ce que ça sous-entend.

Ainsi que son centre diplomatique, ça va sans dire. Et étant donné que le moindre réacteur, spationef ou laboratoire est potentiellement dangereux et doit être contrôlé par l'Autorité, on trouve toujours un Suédois qui a son mot à dire sur la question. En conséquence, tout le monde se met à vous imiter, y compris ceux qui ne vous aiment plus. Ingrid, mon amie, vos compatriotes vont forcément devenir les nouveaux Romains. »

Toute joie la déserta. « Vous nous détestez donc, Carl ?

– Pas plus que quiconque, tout bien considéré. Jusqu'ici, vous vous êtes montrés des maîtres très humains. Trop humains, dirais-je. En ce qui me concerne, je devrais vous savoir gré de m'avoir permis d'être un homme sans État, ce qui me convient au mieux. Non, vous ne vous êtes pas trop mal débrouillés. » Il désigna les tours à droite et à gauche, d'où tombaient des cataractes de lumière. « Mais ça ne durera pas.

– Que voulez-vous dire ?

– Je n'en sais trop rien. Mais je suis sûr d'une chose : rien n'est éternel. Quelque soin que l'on mette à élaborer un système, il finit forcément par se dégrader et mourir. »

Reymont marqua une pause pour choisir ses mots. « Dans votre cas, reprit-il, je pense que c'est cette stabilité dont vous êtes si fiers qui causera votre perte. Quels changements d'importance sont intervenus sur Terre, disons depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle ? Un tel état de fait est-il vraiment souhaitable ?

» Je suppose, ajouta-t-il, que c'est pour ça que nous cherchons à implanter des colonies dans la galaxie. Pour échapper à Ragnarok. »

Elle serra les poings. Se tourna de nouveau vers le ciel. La nuit régnait à présent sans partage, mais on entrevoyait quelques étoiles à travers l'aura de lumière qui entourait la ville. Ailleurs — en Laponie, par exemple, où ses parents possédaient un cottage pour l'été —, elles jetteraient sur le monde leur éclat glacial et sans pitié.

« Je fais un bien piètre cavalier, s'excusa Reymont. Laissons tomber la philosophie de lycée pour aborder des sujets plus intéressants. L'apéritif, par exemple. »

Elle partit d'un rire hésitant.

Il réussit à s'en tenir aux banalités tandis qu'il entra dans le Strömmen, accostait et la conduisait à pied sur le pont menant à Gamla Stan. Passé le château royal, ils entrèrent sous un éclairage tamisé dans une série d'étroites ruelles bordées de grands immeubles aux façades dorées, qui n'avaient quasiment pas changé depuis plusieurs siècles. La saison touristique était finie ; rares étaient les résidents étrangers qui visitaient cette enclave ; hormis quelques passants, à pied ou en électrocycle, Reymont et Lindgren avaient la vieille ville pour eux.

« Tout ceci me manquera, dit-elle.

– L'endroit est pittoresque, concéda-t-il.

– Il est bien plus que cela, Carl. Ce n'est pas seulement un musée à ciel ouvert. Il y a de vraies gens qui vivent ici. Et ceux qui les ont précédés sont tout aussi réels. La tour de Birger Jarl, l'église de Riddarholmen, les armoiries du Palais de la Noblesse, la taverne de la Paix dorée où Bellman<sup>(3)</sup> venait boire et chanter... Nous allons nous sentir bien seuls dans l'espace, Carl, si loin de nos morts.

– Pourtant, vous allez partir.

– Oui. Mais ce ne sera pas facile. Ma mère qui m'a portée, mon père qui m'a prise par la main pour sortir dans le jardin la nuit et m'apprendre les constellations... Imaginait-il les conséquences de ce qui s'est passé dans ma tête à ce moment-là ? » Elle inspira. « C'est en partie pour cette raison que je vous ai contacté. Pour fuir la peine que je leur causais. Ne serait-ce que pour une journée.

– Vous avez besoin de boire un coup, dit-il, et nous sommes arrivés. »

---

(3). Carl Michael Bellman (1740-1795), poète suédois à la popularité durable, célèbre pour ses chansons truculentes.

Le restaurant était sis sur la Grand-Place. Sous le regard des façades colorées, on imaginait sans peine les chevaliers galopant sur les pavés — mais on se gardait d'évoquer cette semaine d'hiver où le sang avait coulé des têtes coupées entassées par dizaines ; après tout, ce massacre datait d'une autre époque, et l'homme se soucie peu du malheur d'autrui. Reymont conduisit Lindgren dans une salle éclairée aux chandelles qui leur était réservée et commanda de l'aquavit et de la bière.

Bien qu'il lui rendît des points pour ce qui était du poids et de l'expérience, elle but autant que lui, verre pour verre. Le repas qui suivit se révéla exceptionnellement long, même selon les critères scandinaves, et copieusement arrosé, de vin puis de cognac. Il la laissa parler la plupart du temps...

... d'une maison près de Drottningholm, dont le parc et les jardins étaient presque son royaume ; des rayons du soleil caressant un parquet doré et une argenterie que l'on se transmettait depuis une dizaine de générations ; d'un sloop filant sur le lac, avec à la barre son père, une pipe entre les dents, et elle dont les cheveux volaient au vent ; des monstrueuses nuits hivernales, avec en leur cœur ce havre de chaleur appelé Noël ; des nuits brèves et claires de l'été, du feu de la Saint-Jean, que jadis on allumait pour accueillir Baldur revenu des enfers ; d'une promenade sous la pluie avec un amour de jeunesse, dans un air frais et embaumant le lilas ; de ses voyages sur toute la Terre : les Pyramides, le Parthénon, Paris découvert au couchant depuis le sommet de la tour Montparnasse, le Taj Mahal, Angkor Vat, le Kremlin, le Golden Gate, oui, et le mont Fuji, le Grand Canyon, les chutes Victoria, la Grande Barrière de corail...

... du bonheur et de l'amour régnant dans son foyer, mais aussi de la discipline, de la gravité à observer en présence d'étrangers ; de la musique omniprésente, de Mozart le bien-aimé ; d'une bonne école où ses maîtres et ses condisciples lui avaient fait découvrir un nouvel univers ; de l'Académie, où la tâche était plus ardue qu'elle ne l'aurait imaginé, et où

elle avait eu la joie de la maîtriser ; de ses croisières dans l'espace, vers les planètes — oh ! le jour où elle avait posé le pied sur les neiges de Titan <sup>(4)</sup>, avec dans le ciel l'orbe splendide de Saturne ; et toujours, toujours, sa famille qui attendait son retour...

... d'un monde qu'elle jugeait bon, peuplé de bonnes gens aux activités et aux plaisirs irréprochables ; certes, il restait des problèmes, et des exemples de cruauté, mais tout se réglerait en temps voulu, avec un peu de bon sens et de bonne volonté ; ce serait extraordinaire de croire en une religion quelconque, car le monde en acquérant un but deviendrait plus parfait, mais en l'absence de preuves convaincantes, elle se contentait d'agir au mieux pour lui donner elle-même un but, le faire progresser vers quelque chose de plus grand...

... qu'il n'aille surtout pas la prendre pour une pharisienne ; en fait, elle se jugeait par moments un peu trop hédoniste, un peu plus libérée qu'il n'était souhaitable ; toutefois, pour ce qu'elle en savait, elle tirait plaisir de la vie sans faire du mal à quiconque ; et elle avait de grands espoirs.

Reymont lui servit une dernière tasse de café. Le garçon venait enfin d'apporter l'addition, mais il ne semblait pas plus pressé de l'encaisser que la plupart de ses collègues de Stockholm. « Je pense que vous réussirez à apprécier notre voyage, dit Reymont, et ce en dépit de l'inévitable lot de désagréments. »

La voix de Lindgren était un rien traînante. Mais ses yeux demeuraient vifs et son regard franc. « J'en ai bien l'intention, déclara-t-elle. C'est surtout pour cela que je t'ai appelé. Si tu te rappelles bien, c'est moi qui t'avais suggéré de venir ici pendant ta permission. » Ils étaient passés au tutoiement.

Reymont tira sur son cigare. Il serait interdit de fumer à bord, afin de ménager les systèmes de vie, mais il avait encore le loisir de s'entourer d'un nuage de fumée bleue.

---

(4). On sait aujourd'hui que ces neiges sont en fait du méthane.

Elle se pencha vers lui et posa une main sur la sienne. « J'ai voulu me montrer prévoyante, lui dit-elle. Vingt-cinq hommes et vingt-cinq femmes. Cinq ans dans une coquille de métal. Cinq ans de plus si nous faisons demi-tour aussitôt arrivés. Même compte tenu des traitements antisénescence, une décennie, c'est une sacrée tranche de vie. »

Il acquiesça.

« Et puis, évidemment, nous resterons au moins pour explorer, poursuivit-elle. Si cette troisième planète est habitable, nous y demeurerons — pour toujours — afin d'y fonder une colonie, et nous y aurons des enfants. Quoi qu'il arrive, il y aura des liaisons entre les membres de l'équipage. Des appariements. »

À voix basse, de peur de pécher par excès de franchise, il demanda : « Tu crois qu'on ferait un couple, toi et moi ? »

– Oui. » Sa voix se raffermi. « Astro ou pas, peut-être me jugeras-tu présomptueuse. Mais étant donné mes fonctions, je risque d'être plus occupée que la majorité de l'équipage, notamment lors des premières heures du voyage. Je n'aurai pas de temps à consacrer aux rituels de séduction. Ça risque de me placer dans une situation que je ne souhaite pas. Il m'incombe donc d'être prévoyante et de faire certains préparatifs. Ce à quoi je m'active en ce moment même. »

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres. « Je suis profondément honoré, Ingrid. Mais peut-être sommes-nous trop dissemblables.

– Non, c'est pour ça que tu m'attires, je suppose. » Elle lui caressa la bouche du bout des doigts, descendit le long de sa joue. « Je veux te connaître. Tu es l'un des hommes les plus virils que j'aie jamais rencontrés. »

Il compta ses billets pour payer l'addition. C'était la première fois qu'elle lui voyait des gestes hésitants. Il écrasa son cigare, fixa les braises dans le cendrier. « Je loge dans un hôtel de Tyska Brinken, dit-il. Plutôt miteux.

– Ça ne me dérange pas, répondit-elle. Avec un peu de chance, je ne remarquerai rien. »





## 2.

Vu depuis l'un des ferries qui acheminaient son équipage, le *Leonora Christina* ressemblait à une dague pointée sur les étoiles.

Sa coque dessinait un cône se rétrécissant à la proue. Sur sa surface lisse et burinée, les éléments extérieurs ressemblaient à des décorations plutôt qu'à des rajouts. Il s'agissait d'écoutes et de sas ; de capteurs reliés aux instruments de bord ; de soutes abritant les deux navettes de transport, car le vaisseau n'était pas conçu pour l'atterrissage ; et de la toile formée par les collecteurs Bussard, repliée pour le moment. La base de ce cône était relativement large, car elle contenait entre autres choses la masse de réaction ; mais l'astronef était si long qu'on remarquait à peine ce détail.

À la naissance de la lame se déployait une structure qu'on aurait pu prendre pour la garde d'un panier. Sur son pourtour étaient placés huit cylindres squelettiques orientés vers la poupe. C'étaient les tubes de propulsion qui faisaient office d'accélérateurs lorsque l'astronef se déplaçait à des vitesses interplanétaires. Le « panier » abritait leurs contrôles et leur source d'énergie.

Plus loin s'étendait la poignée de la dague, d'un bleu plus sombre, qui s'achevait sur un pommeau aux formes complexes. Il s'agissait du moteur Bussard proprement dit, niché dans des boucliers protégeant l'équipage de son rayonnement.

Tel était le *Leonora Christina*, septième et dernier-né de sa classe. Son apparente simplicité, dictée par la nature même de sa mission, était aussi trompeuse que celle d'un épiderme ; en matière de subtilité, ses œuvres vives ne le cédaient en

rien ou presque à un organisme humain. Depuis que le concept fondamental en avait été formulé, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, on avait consacré un bon million d'années-hommes de travail et de réflexion pour le réaliser ; et certains des hommes en question possédaient un intellect parmi les plus brillants de leur temps. Bien qu'on ait déjà disposé, au moment de sa construction, de l'expérience pratique et des outils nécessaires à celle-ci, et bien que la civilisation technologique traversât alors une période de prospérité exceptionnelle (et fût libérée, pour un temps, du fardeau de la guerre, actuelle ou potentielle), son coût n'en était pas pour autant négligeable et avait suscité de vives protestations. Pourquoi dépenser autant d'argent à seule fin d'envoyer cinquante personnes explorer un système stellaire tout proche ?

Eh oui. Telle est la taille de l'univers.

L'univers, imposant, entourait l'astronef de toutes parts tandis qu'il tournait autour de la Terre. Quand le regard s'écartait du Soleil et de la planète, c'était pour découvrir une ténèbre cristalline dont la taille défiait l'entendement. La noirceur n'y régnait pas sans partage ; la lumière s'y reflétait dans votre œil, à défaut d'autre chose ; mais c'était là la nuit ultime, celle dont nous protége notre ciel planétaire. Les étoiles s'y massaient, figées, d'une clarté glaciale. Les plus lumineuses, déjà visibles du sol de la planète, laissaient paraître leur couleur dans l'espace : le bleu d'acier de Véga, l'or de Capella, l'ambre de Bételgeuse. Et, pour un œil non exercé, les astres anonymes de la galaxie noyaient dans leur masse les constellations familières. La nuit regorgeait de soleils.

La Voie lactée barrait le ciel d'une traînée de glace et d'argent ; les nuages de Magellan n'étaient plus des spectres flous mais des bouquets de braises ; quant à Andromède, son éclat était nettement visible à plus de deux millions d'années-lumière de distance ; et on sentait son âme s'abîmer dans ces profondeurs, et le regard se hâtait de regagner l'abri de la cabine douillette.

Ingrid Lindgren entra sur la passerelle, s'agrippa à une prise et s'immobilisa dans les airs. « À vos ordres, commandant », déclara-t-elle en saluant.

Lars Telander se tourna vers elle pour lui rendre son salut. En chute libre, sa carcasse dégingandée était des plus gracieuse, évoquant un poisson nageant dans l'eau vive ou un faucon prenant son essor. Sur Terre, il aurait ressemblé à n'importe quel quinquagénaire grisonnant. Ni l'un ni l'autre n'avait pris la peine de fixer leurs galons aux combinaisons qui leur servaient de tenue de bord.

« Bonjour, dit-il. J'espère que vous avez bien profité de votre permission.

– Tout à fait. » Les joues de la jeune femme rosirent. « Et vous ?

– Oh... ça peut aller. Pour l'essentiel, j'ai joué au touriste un peu partout sur le globe. Il y a tant de choses que je n'avais pas encore vues. »

Lindgren le gratifia d'un regard compatissant. Il flottait seul près de son siège de commandement, l'un des trois qui entouraient la console de contrôle et de communication placée au centre de la salle. Les cadrans, les écrans, les voyants et autres appareils qui tapissaient les cloisons, s'affairant déjà à clignoter, à frémir et à tracer des graphes, ne faisaient que souligner son isolement. Avant son arrivée, il n'avait rien à écouter hormis le murmure des ventilateurs et les rares cliquetis des relais.

« Il ne vous reste plus de famille ? demanda-t-elle.

– Plus de parents proches. » Un sourire plissa la triste figure de Telander. « N'oubliez pas qu'en temps solaire, j'ai presque atteint le siècle. La dernière fois que je suis allé dans mon village de Dalécarlie, le petit-fils de mon frère était l'heureux père de deux adolescents. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils me considèrent comme un proche. »

(Né trois ans avant le départ de la première mission habitée pour Alpha Centauri. Entré à l'école maternelle deux ans avant la réception de ses premiers messages maser par la Station lunaire. Enfant idéaliste, introverti, sa voie est désormais toute tracée. À vingt-cinq ans, sorti diplômé de l'Académie, avec mention spéciale pour ses capacités de pilotage interplanétaire, il fait partie de l'équipage de la première mission pour Epsilon Eridani. À leur retour, vingt-neuf ans plus tard, les astros, conséquence de l'effet de dilatation des durées, n'ont vieilli que de onze ans, dont six passés à explorer les planètes du système. Leurs découvertes leur valent d'être couverts de gloire. À ce moment-là, l'astronef en partance pour Tau Ceti subit ses ultimes tests. Telander se voit proposer le poste de commandant en second, à condition qu'il accepte de repartir moins d'un an après son retour. La réponse est oui. Il revient au bout de treize années de temps propre, ayant remplacé le commandant, victime d'une planète aussi étrange qu'hostile. Sur Terre, trente et un ans se sont écoulés. Le *Leonora Christina* était en cours d'assemblage. Qui était plus qualifié que lui pour le commander ? Il hésitait. L'astronef devait partir dans un délai de trois ans. S'il acceptait, il allait passer le plus clair de ce laps de temps en préparatifs divers... Mais refuser était sans doute impensable ; et puis, il se sentait comme un étranger sur cette Terre devenue trop étrange pour lui.)

« Activons-nous, dit-il. Je suppose que vous êtes montée avec Boris Fedoroff et son équipe d'ingénieurs ? »

Elle acquiesça. « Il vous contactera dès qu'il aura eu le temps de s'organiser, m'a-t-il dit.

– Hum. Il aurait pu avoir la courtoisie de m'aviser de son arrivée.

– Il est de mauvaise humeur. Il a fait la tête pendant tout le trajet. J'ignore pourquoi. C'est important ?

– Nous allons passer un sacré bout de temps dans cette coque, Ingrid, fit remarquer Telander. Notre conduite à tous aura son importance.

– Oh ! Boris finira par se ressaisir. Sans doute a-t-il mal aux cheveux, à moins qu'une fille ait repoussé ses avances. Durant la période d'entraînement, il m'a fait l'effet d'une personne un peu trop sensible.

– C'est ce que confirme son psychoprofil. Néanmoins, chacun de nous possède des traits — même potentiels — qu'aucun profil ne peut déceler. Il faut être allé là-bas... » Telander désigna le capuchon du périscope optique, comme pour l'identifier au cosmos qu'il observait. « ... pour que ces traits se manifestent, pour le meilleur ou pour le pire. Et ils le font toujours. Toujours. » Il s'éclaircit la gorge. « Bon. Le personnel scientifique est lui aussi à pied d'œuvre ?

– Oui. Ses membres arriveront dans deux ferries différents, celui de 1340 h et celui de 1500 h. » D'un signe de tête, Telander indiqua que cela confirmait le programme affiché devant lui. Lindgren ajouta : « L'intervalle de temps séparant les deux vols me semble inutilement élevé.

– Marge de sécurité, répondit Telander d'un air absent. Et puis, même si ces rampants ont suivi un entraînement poussé, il nous faudra du temps pour les conduire à leurs cabines, vu qu'ils ne savent pas se débrouiller en zéro-g.

– Carl s'en occupera, dit Lindgren. Si nécessaire, il les transportera lui-même, chacun son tour, et plus vite qu'on ne le croirait possible en le voyant.

– Reymont ? Notre gendarme ? » Telander la fixa tandis qu'elle battait des cils. « Je sais qu'il est doué pour les manœuvres en chute libre, et il était à bord du tout premier ferry, mais il est si expert que ça ?

– Nous sommes allés à L'Étoile de plaisir.

– Où ça ?

– C'est un satellite de détente.

– Oh ! je vois. Et vous avez joué en zéro-g ? » Lindgren acquiesça en détournant les yeux. Il eut un nouveau sourire. « À diverses sortes de jeux, je présume.

– Il logera avec moi.

– Hum... » Telander se frotta le menton. « Pour être franc, je préférerais qu'il s'installe dans la cabine qu'on lui a assignée, au cas où les passagers viendraient à... euh... à s'agiter. C'est pour ça qu'il est à bord, après tout.

– Je pourrais emménager chez lui », proposa Lindgren.

Telander secoua la tête. « Non. Les officiers logent dans le quartier des officiers. En théorie, c'est pour qu'ils se trouvent à proximité de la passerelle, mais ça va plus loin que ça. Au cours des cinq années à venir, Ingrid, vous apprendrez que les symboles ont leur importance. » Il haussa les épaules. « De toute façon, les autres cabines ne sont qu'à un pont des nôtres. Il ne lui faudra guère de temps pour s'y rendre, je pense. Si votre colocataire n'est pas opposé à ce transfert, vous avez mon autorisation pour faire comme bon vous semble.

– Merci, dit-elle à voix basse.

– Je suis quand même un peu surpris, confessa Telander. Si vous me permettez, ce n'est pas votre type, me semble-t-il. Croyez-vous que votre liaison sera durable ?

– Je l'espère. C'est ce qu'il souhaite, me dit-il. » Désireuse de se ressaisir, elle opta pour la taquinerie. « Et vous ? Vous vous êtes engagé auprès de quelqu'un ?

– Non. Cela viendra sans doute, avec le temps. Au début, je serai sans doute trop occupé. À mon âge, ces questions-là n'ont rien d'urgent. » Telander gloussa, puis reprit son sérieux. « En parlant de temps, le nôtre nous est compté. Veuillez poursuivre votre inspection, et ensuite... »

Le ferry finalisa le rendez-vous et accosta. Des attaches se déployèrent pour arrimer sa coque à celle, bien plus vaste, du *Leonora Christina*. Les robots dirigeant cette ultime manœuvre — des unités informatiques combinant les fonctions de capteur à celles d'actionneur — amenèrent les sas à s'accoler en un parfait baiser. Plus tard, on leur demanderait bien davantage. Les deux chambres étant vidées, leurs

valves externes se retirèrent, laissant la voie libre au tube de plastique qui forma un sceau étanche. Après repressurisation, le système de contrôle s'assura de l'absence de fuite. Une fois le feu vert donné, les valves internes s'ouvrirent.

Reymont se déharnacha. Flottant au-dessus de son siège, il parcourut du regard la section passagers. Norbert Williams, le chimiste américain, débouclait lui aussi son harnais. « Un instant ! » lui lança Reymont en anglais. Si tout le monde parlait suédois, certains le maîtrisaient encore mal. Pour les scientifiques, l'anglais et le russe demeuraient les principales langues internationales. « Restez à votre place. Je vous l'ai dit au départ : j'escorterai chacun de vous jusqu'à sa cabine.

– Ne vous embêtez pas pour moi, répondit Williams. Je sais me débrouiller en apesanteur. » C'était un petit homme au visage rondouillard, aux cheveux châtain clair, qui aimait les tenues bariolées et avait tendance à parler un peu fort.

« Vous avez tous reçu un entraînement, je le sais, reprit Reymont. Mais seule l'expérience permet d'acquérir les bons réflexes et vous n'en êtes pas encore là.

– Bon, on risque de se cogner aux cloisons. Et alors ?

– Alors, un accident est toujours possible. Peu probable, d'accord, mais possible. Mon devoir est de les éviter. Et ma décision est de vous conduire à vos cabines, où vous demeurerez jusqu'à nouvel ordre. »

Williams s'empourpra. « Écoutez, Reymont... »

Les yeux gris acier du gendarme se braquèrent sur lui. « C'est un ordre, dit-il en détachant ses mots. Et j'ai l'autorité pour le faire respecter. Ne commençons pas ce voyage par un incident. »

Williams reboucla son harnais. Il avait des gestes exagérément secs, des lèvres pincées. Quelques gouttes de sueur s'envolèrent de son front pour flotter dans l'allée ; les plafonniers fluorescents les faisaient scintiller.

Reymont s'adressa au pilote par l'interphone. Lui ne monterait pas à bord de l'astronef mais s'en éloignerait dès qu'il aurait déchargé sa cargaison humaine. « Est-ce qu'on peut



ouvrir les volets ? Nos amis pourraient profiter de la vue pendant qu'ils attendent d'embarquer.

– Allez-y, répondit la voix. Il n'y a aucun danger. Et puis... ils ne reverront pas la Terre de sitôt, pas vrai ? »

Reymont annonça la nouvelle. Des mains impatientes pressèrent les boutons appropriés, relevant les panneaux qui protégeaient les hublots en glasy. Reymont se mit au travail.

Le quatrième passager à escorter s'appelait Chi-Yuen Ai-Ling. Elle s'était tournée dans son harnais pour se placer face au hublot. Ses doigts étaient plaqués au glasy. « C'est à vous, s'il vous plaît », lui dit Reymont. Elle ne réagit pas. « Miss Chi-Yuen, ajouta-t-il en lui tapant sur l'épaule. À votre tour.

– Oh ! » C'était comme si on l'arrachait à un rêve. Ses yeux étaient mouillés de larmes. « Je... je vous demande pardon. J'étais perdue... »

Une aube nouvelle se levait sur les deux bâtiments joints. La lumière se déversait sur l'immense horizon terrestre, parant le globe d'un millier de couleurs, d'un rouge de feuille d'érable à un bleu de paon. L'espace d'un instant, on aperçut une aile de lumière zodiacale, tel un halo nimbant le disque de feu naissant. Derrière, les étoiles et le croissant de lune. En dessous, la planète, étincelant de ses océans, de ses nuages lourds de pluie et de tonnerre, de ses continents vert-terre-neige, de ses cités-bijoux. Ce monde était vivant, on le voyait, on le sentait.

Chi-Yuen s'escrima sur ses boucles. Ses mains semblaient trop menues pour les actionner. « C'est à regret que je te quitte, murmura-t-elle en français. Repose en paix, Jacques.

– Vous pourrez poursuivre votre observation sur les écrans du vaisseau, une fois que nous aurons entamé l'accélération », lui dit Reymont dans la même langue.

Entendre parler français sembla la remettre d'aplomb. « Alors, nous serons sur le départ », dit-elle, mais avec un sourire cette fois. De toute évidence, elle était d'humeur plus extatique qu'élégiaque.

C'était une petite femme, aux os d'aspect fragile, qui ressemblait à un enfant dans sa tenue à la dernière mode orientale, tunique à col haut et pantalon à larges jambes. Toutefois, les hommes convenaient que son visage, encadré par des cheveux bleu nuit qui lui tombaient sur les épaules, était le plus enchanteur de tout l'équipage. Lorsqu'elle s'exprimait en suédois, l'accent chinois par lequel elle soulignait la cadence de cette langue en faisait une mélodie.

Reymont l'aïda à se déharnacher et lui passa un bras autour de la taille. Il n'avait pas pris la peine d'enfiler des surchaussures à semelles adhésives. Se propulsant d'un coup de pied sur un dossier de siège, il s'envola dans l'allée. Arrivé devant le sas, il s'agrippa à une prise, décrivit un arc gracieux, donna un nouveau coup de pied et se retrouva dans l'astronef. En général, les passagers qu'il escortait ne tardaient pas à se détendre ; mieux valait qu'ils se laissent faire plutôt que de tenter de l'aider à manœuvrer. Mais Chi-Yuen sortait du lot. Elle savait s'y prendre. Bientôt, leur progression devint une danse rapide et dynamique. En tant que planétologue, elle n'avait pu manquer d'acquérir une bonne expérience de la chute libre.

Ce fut un périple exaltant, même si tous deux savaient pour quelle raison.

La coursive sur laquelle donnait le sas traversait plusieurs couches concentriques de magasins : une protection supplémentaire pour le cylindre placé sur l'axe de symétrie de l'astronef, où logeait l'équipage. Des ascenseurs permettaient de transporter le matériel vers la poupe et la proue en mode accélération. Mais les escaliers en vis qui couraient parallèlement à leurs puits seraient sans doute utilisés plus souvent. Reymont et Chi-Yuen empruntèrent l'un d'eux pour rallier les quartiers de l'équipage depuis le pont placé au centre de masse, dévolu aux machines électriques et gyroscopiques. Ils se hissaient le long de la rampe sans jamais toucher une marche. Vu la vitesse qu'ils avaient adoptée, ils étaient un peu grisés par la force centrifuge et la force de Coriolis, et il

n'est guère étonnant qu'ils aient ri et chanté. « Et ça tourne, tourne, tourne... holà ! »

Les cabines du personnel scientifique de l'équipage s'ouvraient sur deux coursives flanquant une rangée de salles de bain. Chaque compartiment faisait quatre mètres sur quatre, avec une hauteur sous plafond de deux mètres ; il était muni de deux portes, de deux armoires, de deux commodes encastées surmontées d'étagères et de deux lits pliants. Ces derniers pouvaient être joints si nécessaire pour n'en former qu'un seul. Sinon, on pouvait extraire du plafond une cloison centrale, afin d'obtenir deux cabines à partir d'une seule.

« Voilà un voyage dont mon journal intime se souviendra, gendarme. » Chi-Yuen agrippa une prise et plaqua son front sur le métal frais. Une ombre de sourire faisait frémir ses lèvres.

« Avec qui partagez-vous cette cabine ? demanda Reymont.

– Pour le moment, avec Jane Sadler. » Chi-Yuen ouvrit des yeux pétillants et les tourna vers lui. « À moins que vous n'ayez une autre idée ?

– Hein ? Euh... je suis avec Ingrid Lindgren.

– Déjà ? » Elle changea d'humeur. « Pardonnez-moi. Je suis indiscreète.

– Non, c'est moi qui vous dois des excuses. Je vous ai obligée à attendre sans rien faire, comme si vous ne pouviez pas vous déplacer en chute libre.

– Vous ne pouviez pas faire d'exception. » Chi-Yuen redevenit sérieuse. Elle déplaça son lit, flotta au-dessus et entreprit de s'y harnacher. « Je veux rester allongée toute seule et réfléchir un peu.

– À la Terre ?

– À quantité de choses. Nous laissons derrière nous bien plus que certains ne l'ont compris, Charles Reymont. C'est un peu comme une mort — suivie d'une résurrection, peut-être, mais une mort quand même. »